

# 50 ANS D'IMMIGRATION TURQUE 3/4

## « La Belgique nous a appris à travailler »

### Nous avons retrouvé la première génération d'immigration turque dans le village d'Emirdag. Entre déceptions et success stories...

EMIRDAG

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

**E**n cette chaude après-midi du mois de juin, dans un petit café situé dans une rue d'Emirdag, un village aux confins de l'Anatolie, une étrange assemblée se réunit. Des membres de la première génération d'immigrants en Belgique, de retour au pays, se retrouvent autour d'un plateau de thés et de cafés.

« J'ai habité à Wemmel pendant treize ans, de 1973 à 1987, lance le premier interlocuteur, Ahmet Sogut. Désormais,

j'habite ici, en Belgique... ah non, en Turquie, pardon. » Le lapsus, loin d'être anodin, révèle déjà la suite de la conversation, au cours de laquelle les deux pays sont intrinsèquement liés.

Ahmet a été expulsé de Turquie en raison de problèmes politiques et syndicaux. Il a tracé la route en auto-stop à travers toute l'Europe pendant plusieurs mois, avant de poser ses valises en Belgique. « Je me suis dit que ce pays ressemblait un peu au mien ; on y fait tout et en même temps rien du tout ! », s'amuse-t-il. L'homme a travaillé dans une usine de bois dans le Hainaut pendant des années, avant de rentrer au pays, pour des raisons économiques. « Pour un travail identique, je gagnais beaucoup mieux ma vie en Turquie !

*Et puis en Belgique, j'étais toujours l'étranger. Je sentais des regards différents à cause de mes cheveux, de mon accent. Ici, je suis bien et je gagne plus. »*

Ömer Ozkan, arborant fièrement la moustache, est arrivé en Belgique en 1974. Lui non plus n'est pas resté, mais il a laissé un peu de lui dans la capitale belge, en participant à la construction du métro. « En Belgique, on ne me proposait que des

*travaux manuels, alors que ce n'est pas mon truc, je suis comptable de formation. Je suis donc parti après six ans, la Belgique m'a appris à travailler dur. Je pense que les générations après nous se sont mieux intégrées. »*

Ahmet reprend la parole, visiblement, le sujet de l'intégration l'inspire. « J'ai vu des jeunes avec des drogues à la chaussée de Haecht à Saint-Josse, les policiers passaient et ne disaient rien. Alors que dans les autres quartiers, ils interviennent ! Vous trouvez ça normal ? Pour moi, on manque d'attention envers cette communauté. »

#### L'étranger aux cheveux noirs

Murat Sahan, 69 ans, a passé trente ans à laver des vitres belges. Il est aujourd'hui le propriétaire de deux restaurants en face de la gare d'Anvers. De la cuisine turque ? « Non, argentine et espagnole », s'esclaffe-t-il. Il poursuit : « Mon pays, c'est là où je gagne de l'argent. » Le moustachu reprend : « Vous voyez, la Belgique a donné énormément de choses à Emirdag. Mais nous lui avons aussi donné notre vie. »

Alors qu'Ahmet s'exprime parfaitement en français, c'est plus dur pour Murat. Ce dernier n'a, de son propre aveu, pas eu besoin d'apprendre la langue de son pays d'accueil, puisqu'il a passé son temps dans la communauté turque de Saint-Josse. « J'avais une petite Turquie à disposition ! » Ahmet, in-

sistant, reprend le crachoir : « J'avais beaucoup de murs devant moi. Quoi que je fasse, en Belgique, j'étais toujours l'étranger aux cheveux noirs. »

Comme pour nous rappeler le plat pays, une drache s'abat sur les petites tables. La conversation se poursuit à l'intérieur du troquet, uniquement rempli d'hommes en train de siroter du thé et de jouer aux cartes. Même ici, dans une petite rue d'Anatolie, les thèmes de la ghettoïsation des quartiers bruxellois et de l'éducation arrivent sur le tapis. « Ce n'est pas la faute des familles, inconscientes et peu instruites lorsqu'elles sont arrivées en Belgique. C'est la faute de deux Etats si notre immigration a été laissée à l'abandon. Personne ne s'est occupé de nous. »

Non loin de là, la petite ville de Karacalar s'enorgueillit d'avoir abrité le tout premier migrant vers la Belgique : il est surnommé Ahmet le pauvre et serait parti dans les années soixante, avant la signature de la convention de travail entre Belgique et Turquie. L'ancien maire du village, Nurettin Schabaz, a lui-même habité à Ottignies, mais n'y est resté qu'un an et demi car un incendie rue Josaphat a tué deux de ses enfants. « Pour certains, c'était un énorme investissement, ils ont été jusqu'à vendre leur maison pour émigrer », explique-t-il en tripotant machinalement un collier de perles ressemblant à un chapelet.

Bref, si les success stories sont nombreuses et le nombre d'indépendants turcs en Belgique en hausse constante (lire notre texte ci-dessous), la première génération d'immigrants a donné plus que des bras, de la sueur et du temps à la Belgique. Elle a sacrifié une grande partie de sa vie... Et est parfois repartie avec un arrière-goût de trop peu. ■

ANN-CHARLOTTE BERSIPONT

## Le « Snack Friituur » de Cemalettin Kavak

Ne cherchez pas de détails rappelant la Belgique dans les rues d'Emirdag : vous n'en trouverez pas. Pas de rue au nom familial, pas de monument, pas de plaque commémorative. Pourtant, dans les alentours de la place principale, au milieu des cafés traditionnels, se trouve un établissement qui nous ramène tout droit au plat pays. Son nom ? « *Bilo Snack Friituur* ». Devant l'entrée, des hommes prennent leur thé à la pomme dans une odeur de friture, pour le moins surprenante au pays des épices. Le propriétaire des lieux s'appelle Cemalettin Kavak et semble tout droit sorti d'un film de mafiosi. Un galurin gris enfoncé sur la tête, de grosses bagues aux doigts, une che-

mise rayée impeccablement repassée : tout y est. « *Je suis arrivé en Belgique le 10 avril 1970 à l'âge de 33 ans, entame le septuagénaire, dans un français avec un fort accent turc. Ma famille m'a rejoint six mois plus tard. J'ai travaillé deux ans à Arlon, dans le secteur du bois. Puis je suis allé travailler dans le textile, à Gand.* » Cemalettin et la Belgique, c'est une histoire longue de 43 ans... qui n'est pas terminée, puisque l'homme passe encore ses hivers à Saint-Josse. Il y possède une maison, un café et une station-service. Huit de ses frères sont toujours en Belgique. Cemalettin a aujourd'hui la double nationalité. S'il continue à vivre entre les deux pays, il avoue que sa présence à Emirdag lui apporte un confort certain : « *Ici je me promène et je mange quand je veux !* »

A.-C.B.

# économie « L'université du kebab » décryptée

On le sait, les Turcs sont, à l'origine, principalement venus travailler dans les mines et dans la sidérurgie. En Belgique, ces deux secteurs ont commencé à flancher à la fin des années 70 et dans les années 80.

Mais la communauté belgo-turque ne s'est pas cantonnée à cet échec, que du contraire : elle a énormément évolué, notamment sur le plan économique. Les Turcs ont notamment été très forts pour se lancer comme indépendants. L'infographie ci-contre le montre : leur nombre ne cesse d'augmenter depuis les années nonante, malgré une baisse au moment du passage à l'euro. Et encore, ces statistiques ne reprennent que les personnes de nationalité turque ; il est impossible d'avoir des chiffres précis sur les indépendants d'origine turque.

Altay Manço, le directeur scientifique de l'Irfam, l'Institut de recherches, formations et actions sur les migrations, se risque à une projection : « *En 1975, il y avait 850 indépendants turcs. Ça a grimpé à 1.000 en 1985 et à 1.750 dix ans plus tard. Avec un taux d'accès à la nationalité belge de 75 % au sein de la communauté immigrée turque, on estime à 3.600 le nombre d'indépendants d'origine turque travaillant en Belgique en 2005. Un chiffre identique à celui de la population d'origine marocaine, alors que cette dernière est deux fois plus importante quantitativement.* »

L'expert remarque une différence entre les deux immigrations : là où les Marocains ont énormément investi dans l'école (30 % de taux d'accès aux études supérieures contre 10 % pour les Turcs), les Turcs ont misé sur l'entrepreneuriat – notamment, les épiceries et les kebabs. Altay Manço appelle le phénomène « *l'université du kebab* ». « *Le repli*

*identitaire, secondaire chez les Marocains, est primaire chez les Turcs. Ces derniers se sont protégés, ont toujours été dans la méfiance. A qui pouvaient-ils faire confiance ? Aux leurs ! Ils ont donc investi dans des lieux collectifs comme des mosquées, des cafés, des kebabs.* » D'ailleurs, lorsqu'on compare le taux d'auto-emploi dans les deux communautés, on constate que cette variable est trois fois plus importante dans la turque que dans la marocaine.

### Un capital social fructifié

L'« *économie du kebab* » répond à des règles bien particulières. Les Turcs n'étant pas forcément propriétaires à l'origine, dur, dur, d'obtenir un prêt à la banque... Du coup, ils se rabattent sur leur réseau social, par exemple celui des amis de la mosquée. En échange, l'entrepreneur pourra engager un membre de la famille du bailleur de fonds.

« *C'est la base du système turc, le capital économique a été mué en capital social, et ce dernier a été fructifié*, explique Altay Manço. *Une épicerie, deux épiceries, trois épiceries, premier kebab, puis d'autres, grossistes de kebabs, comptable...* » Le cercle est lancé.

En Allemagne, le constat est similaire : 80.000 entreprises sont dirigées par des Allemands d'origine turque et emploient plus de 400.000 personnes. En tout, il y aurait deux millions d'Européens vivant d'emplois créés par des immigrés turcs.

Pour Altay Manço, en toute connaissance de cause, il faudrait développer de nouvelles formes d'apprentissage pour valoriser ce mode de fonctionnement : stages dans les entreprises, davantage de liens école-emploi... Ce qui correspondrait aux attentes des professionnels de l'enseignement. ■

A.-C.B.

# le maire Une petite ville morte dix mois par an

## EMIRDAG

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Pour parvenir au petit village d'Emirdag, un minibus blanc nous transporte à travers de longues plaines quasi désertes. Seules quelques carrières de marbre, témoignant de la faible activité économique du coin, brisent la monotonie du paysage. La région se situe aux confins de l'Anatolie, bien à l'intérieur des terres. On est loin des images paradisiaques de Bodrum ou d'Izmir.

Dans le bled, la place principale est très calme en ce mois de juin. Cela tranche sans doute avec l'agitation des mois d'août et de juillet : durant l'été, la population d'Emirdag est multipliée par cinq, passant de 19.100 âmes à plus de 100.000 résidents !

L'émigration des années soixante explique cela : les nombreux Belgo-Turcs émigrés en Belgique reviennent dans leur pays d'origine pour l'été. Ugür Serdar Kargin, le maire du village, nous accueille dans son bureau, situé à côté de la petite place. « *La Belgique est une deuxième patrie pour nous, nous avons des liens très forts avec elle,*

*entame-t-il. Moi-même je suis à la tête d'une entreprise de pierres basée à Anvers.* » Derrière le maire trônent deux drapeaux : celui de la Turquie et celui d'Emirdag. Ce dernier représente une yourte, témoignant du passé nomade des habitants de la région.

### « Il faudrait une cartographie de l'émigration »

On sent, dans le discours d'Ugür Serdar Kargin, un certain regret face à l'émigration turque en Belgique. Surtout au niveau économique... « *Les émigrés qui reviennent le font pour investir en Turquie où l'économie est en grande croissance. Mais ceux-là ne choisissent pas forcément Emirdag... Les gouvernements des deux pays devraient nous encourager à investir davantage, à être plus productifs. On réclame également une cartographie de l'émigration pour les régions à grosses difficultés économiques.* »

Pourquoi si peu d'émigrés choisissent d'investir à Emirdag, là où se situent pourtant leurs racines ? Le maire identifie plusieurs raisons : la peur de l'échec, le manque

d'activités attrayantes dans le coin, des raisons politiques. En clair, une personne proche du gouvernement aura plus de facilités à lancer son affaire. Et puis il y a le fameux mythe de retour. Celui qui revient sans avoir réussi dans son pays d'origine risque fort de devenir la honte de la famille.

Une phrase, pour conclure : « *L'émigration ne devait pas nous fournir le poisson mais nous apprendre à le pêcher.* »

Force est de constater que la formule se révèle être un échec et que la région a beaucoup souffert et souffre encore de son émigration massive.

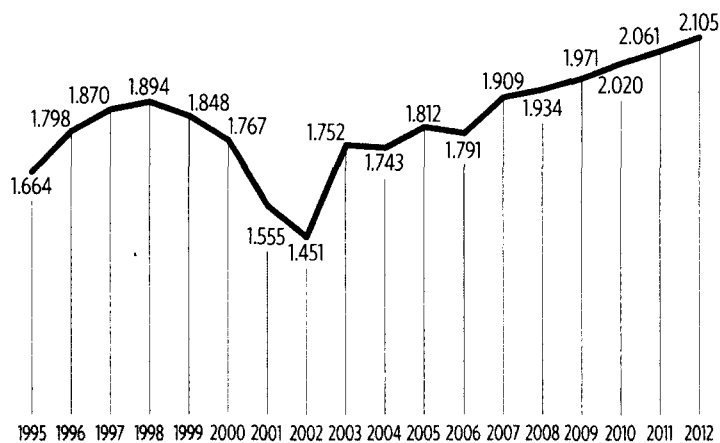
Mais de l'espoir subsiste dans le discours du maire. « *Si les plus actifs sont partis en Europe, on peut tout de même créer une dynamique avec ceux qui sont restés ici. Au lieu d'attendre de l'aide qui pourrait venir de Belgique, autant lancer des activités ici et tenter de vendre nos produits là-bas.* »

L'entretien se termine sur cette petite phrase glissée mine de rien : « *Si vous pouviez parler de la ville antique, pour le tourisme...* » ■

ANN-CHARLOTTE BERSIPONT

Le village de Karacalar, non loin d'Emirdag. © A.-C. BERSIPONT

## Indépendants de nationalité turque en Belgique Evolution 1995-2012



LE SOIR - 16.0714 - Source : Service statistiques de l'Inasti